

JEAN-MARIE GUEULLETTE

LA VIE EN ABONDANCE

La vertu de chasteté
pour les prêtres et les religieux

LES ÉDITIONS DU CERF

NIHIL OBSTAT
N. TIXIER, o. p.
L. GENTRIC, o. p.

IMPRIMI POTEST
Paris, le 24 octobre 2018
M. LACHENAUD, o. p.
Prieur provincial

© *Les Éditions du Cerf*, 2019
www.editionsducerf.fr
24, rue des Tanneries
75013 Paris

ISBN : 978-2-204-13088-2

INTRODUCTION

Peut-on tenter de dire quelque chose de la chasteté aux prêtres et aux religieux, et essayer de les aider à la vivre, alors qu'aujourd'hui la presse est si souvent enflammée par des dossiers judiciaires ou médiatiques mettant en cause le comportement sexuel de certains hommes d'Église ? Cela paraît périlleux, mais c'est pourtant nécessaire, car le lynchage médiatique ou la procédure judiciaire ne peuvent constituer le seul discours sur ces questions difficiles.

L'Église a considérablement évolué dans son attitude envers les adultes ayant des comportements abusifs à l'égard des mineurs, et c'était indispensable. Peu à peu, s'est développée une pratique de la « tolérance zéro », une volonté affichée de collaborer avec la justice et de ne plus traiter ces situations par le silence et la dissimulation. Tout cela était nécessaire et commence à être mis en place, bien trop tardivement. Il reste cependant beaucoup de travail, car l'énoncé de sanctions disciplinaires en cas d'infraction ne suffit pas à susciter des comportements justes et encore moins à proposer un chemin de bonheur. La justice fait son travail, qui est de nommer le mal et de faire peser des contraintes sur celui qui le commet, mais ce n'est pas la justice qui éduque, qui accompagne, qui guide sur le chemin du bien et de la sainteté. Il reste aussi un difficile travail à faire dans la discrétion, pour accompagner ceux qui sont

tombés, car la sanction et l'exclusion ne peuvent être la seule parole évangélique à leur égard. Un tel accompagnement doit avoir une dimension thérapeutique, mais il doit aussi emprunter les chemins de l'espérance chrétienne : il ne peut faire l'objet d'un discours général et doit être mené au cas par cas.

Mais la période douloureuse que traverse l'Église sur ces sujets a aussi le mérite de faire prendre conscience de la pauvreté de son propos éducatif et théologique sur la chasteté. Il n'est pas possible de se limiter à la transmission de normes de comportements à l'égard des jeunes et des enfants, et d'un encouragement à avoir une vie équilibrée. Or il est exceptionnel que des livres ou des articles soient consacrés à la chasteté, et il est rare que les questions suscitées par l'engagement à la chasteté soient abordées clairement et explicitement, entre prêtres ou entre religieux. Chacun est bien souvent renvoyé à sa solitude, ne sachant comment nommer, comment analyser ses comportements, sans trouver ni interlocuteur, ni point d'appui. Le recours à l'aide d'un thérapeute et les conseils d'un confesseur sont bien souvent utiles, mais ne serait-il pas possible de tenter un énoncé public sur ces questions, ne serait-ce que pour susciter des échanges et suggérer que l'on pourrait en parler ? Dans cette période complexe, c'est un devoir pour le théologien que de tenter de penser les enjeux de la chasteté, comme c'est un devoir pour ceux qui ont charge de gouvernement que d'énoncer des normes claires et de faire évoluer leurs propres pratiques.

Ce livre voudrait être une contribution à ce chantier. Il ne prétend pas être l'œuvre d'un spécialiste, ni encore moins être une parole d'autorité sur la question. Le sujet est

vaste, il est très marqué par la singularité des situations, des personnalités et des cultures, ce qui rend difficile l'énonciation d'un discours universel. Nourri par quelques dizaines d'années de vie religieuse, de ministère et d'enseignement, en particulier dans des séminaires et dans le milieu monastique, mon ambition est de présenter de manière audible les richesses de sens portées par cette forme d'engagement, et de tenter de nommer les difficultés que rencontrent aujourd'hui ceux qui ont pris un engagement de chasteté, mais aussi tout chrétien qui est appelé à la vivre comme vertu. C'est pour cela que la réflexion sera nourrie par de nombreux exemples, dont aucun n'a été inventé. Rédigé vingt ans après la lettre que le frère Timothy Radcliffe avait consacrée à ces questions¹, il semble stimulant d'en poursuivre le projet, dans un contexte qui a changé.

Une prise de parole périlleuse

Il est assez délicat de tenter de prendre la parole sur ce sujet aujourd'hui, non seulement à cause d'un contexte marqué par la révélation de diverses formes d'abus sexuel, mais aussi parce qu'il est très difficile de trouver des textes sur lesquels s'appuyer. Depuis une trentaine d'années, très rares sont les auteurs qui ont osé publier sur le sujet. De plus, nous nous trouvons devant un ensemble de questions qui sont profondément marquées par une manière de vivre et par une culture, ce qui fait que des textes un peu anciens, écrits par

1. « La promesse de vie » dans T. RADCLIFFE, « *Je vous appelle amis* », *Entretiens avec G. Goubert*, Paris, Éd. du Cerf, 2000, p. 201-244.

exemple avant l'usage d'internet et du téléphone portable, abordent la question des relations d'une manière inadaptée à la situation actuelle. De même, la référence fréquente dans la tradition à une conception simple du genre, qui n'envisage l'expérience amoureuse qu'entre des personnes de sexe opposé, apparaît comme un peu simpliste aujourd'hui. Il est rare, en théologie, qu'on soit à ce point démuné d'appuis dans la tradition, non que le choix de la chasteté pour le Christ soit nouveau, mais parce que la manière de le vivre et le contexte dans lequel il est vécu ont profondément changé en moins d'une génération. Mais la méfiance envers des ouvrages des années soixante ou soixante-dix peut être aussi suscitée par le fait qu'ils ont pu être produits par une génération dont on découvre aujourd'hui l'ampleur des défaillances. Un jeune religieux me faisait comprendre qu'il ressent une forte suspicion envers des textes marqués par une culture et une théologie qui ne sont plus les siennes. Devant ces aînés dans la foi et dans la vie religieuse qui ne lui semblent pas avoir été particulièrement épanouis et qui ont parfois accordé dans leur vie spirituelle une place importante à des pratiques qui nous apparaissent aujourd'hui comme du masochisme ou de l'autodestruction, sa réaction était plutôt de récuser la production de textes s'adressant à tous et de se construire ses propres repères, à travers ses expériences, ses lectures et ses rencontres, de manière assez pragmatique. Une telle attitude manifeste l'ampleur de l'ébranlement suscité par les affaires actuelles : il peut sembler à certains qu'il est impossible de prendre publiquement la parole sur la sexualité et la chasteté, non seulement parce qu'une telle parole est difficile à élaborer, mais aussi parce que la vie de celui qui parle ne ratifiera pas totalement son propos. Certes, il est

recommandé que la prédication se fasse *verbo et exemplo*, selon la règle traditionnelle dans l'Ordre de saint Dominique, que la vie vienne confirmer ce qui est dit, mais il n'y a aucune raison de s'interdire de parler tant qu'on n'a pas atteint la perfection, car sinon seul le Seigneur Jésus aurait le droit de prendre la parole.

Une parole au masculin

Ce livre est rédigé au masculin et adressé à des hommes, prêtres ou religieux. Cela peut surprendre. La vertu de chasteté ne leur est pas réservée, et ils ne sont pas les seuls à peiner sur ce chemin. Cependant, même si des religieuses peuvent trouver ici des réflexions utiles pour elles, il m'a semblé que la manière de vivre ces questions est profondément différente entre hommes et femmes ; tenter d'avoir un discours général risquait d'en amoindrir la pertinence. Les auteurs qui cherchent à parler à la fois aux hommes et aux femmes échappent rarement à des typologies qui ont leur part de vérité mais qui peuvent aussi être schématiques. Par ailleurs, j'ai le sentiment d'avoir beaucoup plus entendu parler de la chasteté dans mon ministère auprès de religieux ou de prêtres que dans la rencontre avec des religieuses. C'est peut-être le signe que cet aspect de la vie consacrée serait moins difficile à vivre chez les femmes ; mais je l'entends aussi comme la manifestation de leur difficulté probable à parler de ces questions avec un homme. Des femmes pourront, espérons-le, trouver dans ces pages des éléments de réflexion qui les aideront, mais on ne peut qu'espérer que l'une d'entre elle y

trouvera aussi l'idée d'écrire un livre analogue pour les religieuses¹.

Le propos s'adresse à la fois aux prêtres et aux religieux, aux séminaristes comme aux novices. Certes les vocations sont différentes et le charisme pastoral n'est pas le même que le charisme de la vie religieuse, la chasteté y est envisagée différemment. Elle ne fait l'objet d'un vœu que dans le cadre de la vie religieuse. Pour les prêtres, c'est plus souvent le célibat qui est mis en avant, et qui fait l'objet d'un engagement solennel lors du diaconat dans un lien étroit avec le ministère, et non avec la vie spirituelle. Cependant, on ne peut limiter leur engagement à un renoncement au mariage, comme le rappelaient les évêques français :

Le mot célibat désigne une condition ; à lui seul il est notoirement insuffisant pour exprimer la qualité de chasteté que l'Église latine demande à ses évêques et à ses prêtres. L'engagement qu'ils prennent en esprit de foi et d'espérance comporte incomparablement plus que le seul renoncement au mariage : il équivaut à un don d'amour au Seigneur et à ses frères, impliquant l'affectivité autant que l'esprit, la personne entière dans toutes ses relations et son dynamisme. Cet engagement est aussi renonciation à la paternité charnelle, et donc acceptation d'une mort, puisque la paternité est victoire de la vie sur la mort : mais cette mort est acceptée à la lumière du mystère pascal, pour signifier une vie autre, ouverte à la plénitude du Seigneur ressuscité².

1. L'ouvrage de L. LICHERI et J. MARRONCLE, *La Chasteté*, Paris, L'Atelier, 2001, ne répond que partiellement à cette attente car, rédigé par deux femmes, il ne traite pas spécifiquement de la chasteté chez les femmes.

2. « Déclaration du bureau d'études doctrinales de l'épiscopat français », 25 septembre 1976, *D.C.*, 1976, n° 1710, 1068.

Si les prêtres vivent leur célibat sans développer la vertu de chasteté, celui-ci devient purement fonctionnel et y perd une grande partie de son sens. Il a donc semblé opportun de prendre comme axe de réflexion la vertu de chasteté, qui dépasse la distinction canonique entre l'engagement au célibat et le vœu de chasteté proprement dit. Afin de ne pas alourdir le texte, il ne sera pas constamment fait mention ici des différentes formes de vie sur lequel portent ces réflexions – sacerdoce, vie religieuse ou autre forme de vie consacrée. Que les prêtres veuillent bien accepter que le terme de vie consacrée n'ait pas ici sa signification canonique ou ecclésiologique, mais qu'il désigne plus largement le choix d'une vie donnée au Christ, qu'elle soit marquée ou non par les vœux de religion. Que les religieux non-prêtres veuillent bien accepter de voir que ce qui sera dit du prêtre les concerne aussi, le plus souvent. Tout dans ce livre ne concerne pas tout le monde, mais l'essentiel de ce qui est développé ici repose sur ce qui nous est commun : le fait d'engager toute sa vie à la suite du Christ dans le célibat pour Dieu. La principale différence repose sur le fait que les prêtres diocésains mènent une vie ordonnée au ministère, au service du peuple de Dieu qu'est l'Église, alors que les religieux envisagent plutôt leur vie comme une existence consacrée à Dieu, dans l'Église certes, mais où le service de l'Église apparaît comme une conséquence de la consécration et non comme le lieu essentiel du don de soi. Ces différences peuvent colorer l'interprétation que l'on fait de la forme de vie choisie, elles peuvent influencer des choix, mais elles ne changent pas fondamentalement les défis que pose la vertu de chasteté aujourd'hui et qui constitueront l'essentiel de notre réflexion.

Mon souhait est que ces pages puissent constituer un cadre pour ceux qui découvrent la vie de célibataire consacré au Christ, un appui pour ceux qui peinent sur ce chemin, et l'occasion d'un réveil pour ceux qui imaginent avoir réglé la question.

Épanoui dans sa sexualité ou dans la relation ?

Il y a quelques années, j'ai été invité par un groupe de psychothérapeutes à faire une conférence, sur un thème qui m'était imposé : « Quand la réalisation de l'acte sexuel n'est pas possible ou voulue, comment s'épanouir dans sa sexualité ? » À force de ruminer le sujet, en me demandant ce que je pourrais bien en dire, il m'est apparu que mon impuissance à répondre à cette question était liée à la formulation de cette demande.

Dans cette question en effet, on parle de la non-réalisation de l'acte sexuel et d'épanouissement dans sa sexualité. Le moraliste que je suis réagit en se posant la question : mais où est l'autre ? Pour réaliser un acte, le sujet peut être seul, y compris dans le domaine sexuel : il n'est pas nécessaire d'être deux pour trouver du plaisir sexuel. Mais si c'est de la rencontre sexuelle que l'on parle ici, l'expression est bien solitaire. Et cette impression se trouve confirmée par la fin de la question : « comment être épanoui dans sa sexualité ? » Si on m'a proposé le sujet sous cette forme, c'était bien évidemment parce que ce genre d'expression est courant aujourd'hui. On cherche à être épanoui dans sa sexualité, comme on cherche aussi la sérénité dans la prière. Dans les

diverses activités qui nous occupent, ou qui nous tentent, ce que nous cherchons avant tout, c'est nous-mêmes, c'est de nous sentir bien. Or il va nous falloir nous confronter avec le fait que, peut-être, la question de la chasteté ainsi envisagée est une impasse.

Si ces symptômes de l'individualisme ambiant peuvent se retrouver dans toutes sortes de domaines, il est important de souligner les questions qu'ils soulèvent lorsqu'on les voit apparaître à propos de la sexualité. Comment parler de cette dimension de la vie humaine en se limitant au sujet, alors qu'il s'agit, par définition, de ce qui le rend capable de relation. L'« acte sexuel » engage l'être humain dans son corps et avec le corps de l'autre. Il l'engage dans une relation « plus ou moins » humaine, pourrions-nous dire pour le moment. Il nous faudra donc étudier ce que l'abstention d'actes sexuels entraîne dans ces deux aspects – le corps et la relation, ou le corps dans la relation – et nous arrêter sur le piège placé dans la question, avec les deux adjectifs « possible ou voulue ». Certaines formes de handicap et d'impuissance rendent la relation sexuelle impossible : ces situations peuvent-elles être raisonnablement envisagées de la même manière que celle de consacrés qui ont fait le choix de s'en abstenir ?

Cette petite expérience est un exemple parmi bien d'autres du déséquilibre qui marque souvent le propos sur la chasteté lorsqu'il se focalise sur le sujet, ses actes et, au mieux, ses vertus, en oubliant la relation et les enjeux de charité. C'est ce qui fait la limite de l'approche, pourtant traditionnelle, de ces questions par la catégorie de l'impureté. Désignant ses fantasmes comme des pensées impures, le moine s'effondre de componction devant Dieu, faisant l'impasse sur

le fait que les jugements péremptoires qu'il porte sur le comportement de ses frères sont probablement la source d'une impureté plus radicale que les images érotiques qui traversent son imagination. Ne fait-il pas aussi l'impasse sur le fait que ce qui est impur dans ses pensées, c'est peut-être de traiter une personne ou son corps comme un objet au service de ses désirs ?

L'un des défis du parcours que nous abordons est donc de parler de la chasteté, qui est une vertu, une qualité du sujet, sans pour autant en faire une simple affaire de psychologie, ni la limiter à la vie spirituelle. C'est un être humain, en relation avec d'autres, qui est appelé à vivre la chasteté. L'autre défi, tout aussi redoutable, est d'aborder ces questions en situant le corps à sa juste place : il est question ici de bien plus que de comportements corporels. Mais il serait dangereux de s'engager dans un propos sur la chasteté qui nourrirait le fantasme de l'accès à une vie où le corps n'aurait plus sa place.

Chasteté et continence

Pour éviter des contresens, il semble important de rappeler d'emblée quelques définitions. De quoi parle-t-on lorsqu'on parle de sexualité et de chasteté ?

La *génitalité* correspond à ce qu'on désigne communément par le sexe, c'est-à-dire les actes, les comportements et les sensations liées aux organes sexuels et à la relation sexuelle de manière plus large. Le défaut majeur de l'information sexuelle donnée aux jeunes est de se limiter trop souvent à ce domaine génital, et à une description technique

du fonctionnement de ces organes. Un autre risque, qui est au cœur de la pornographie, est de réduire le corps au sexe, et de parler du sexe comme s'il était indépendant du reste du corps. Il peut y avoir une manière pornographique de parler de chasteté dans la vie consacrée, si le propos est exclusivement centré sur le sexe, sans prendre en compte la personne et son histoire.

La *sexualité* recouvre un champ infiniment plus vaste. Elle est la capacité d'un être humain à entrer dans une relation marquée par le désir et par la différence sexuelle, quelle que soit la manière dont celle-ci est assumée. Cette capacité et cette différence affectent les comportements humains dès les premiers temps de l'existence. Elles en façonnent toutes les dimensions. Dire, comme Freud le fait, que le désir sexuel est le moteur de toutes nos pulsions, que la sexualité se manifeste dans tous les actes de la vie, ne signifie pas que nous soyons en permanence obsédés par le désir d'avoir des relations sexuelles. Mais cela veut dire que nous sommes marqués par ce désir et par les expériences, ou par l'absence d'expérience, que nous avons eues dans ce domaine. Cette mémoire, cette expérience, façonne toutes les formes de relations que nous avons avec des êtres humains, qu'ils soient de notre sexe ou de l'autre.

On conçoit très bien que la vie d'un couple ne se limite pas aux relations sexuelles. Entre deux personnes, l'amour ne se limite pas à son expression génitale ; de même, la sexualité se manifeste dans toutes les étapes de la vie du couple, et pas seulement lors des relations sexuelles. Ainsi, un couple profite au long des jours de la communion profonde qu'il a pu éprouver pendant une relation sexuelle qui exprimait l'amour et le respect mutuel. Cette communion

est liée à la sexualité, elle en est le fruit et la marque, et pourtant elle s'exprime d'une autre façon.

La *continence* est l'abstention volontaire de tout plaisir d'ordre génital : abstinence de relation sexuelle et de masturbation. C'est ce qui est demandé par l'Église à tous les célibataires, puisqu'il n'y a pour elle de plaisir sexuel vraiment juste que dans le cadre du mariage. Contrairement à ce qu'on lit souvent, une telle manière de vivre n'est pas impossible ou contre nature, car la nature en question a des dispositifs pour évacuer la production séminale en dehors de l'orgasme. Il faut cependant entendre cette critique à un tout autre niveau que celui de la dynamique des fluides. En appelant certains de ses membres à cette abstention complète, l'Église ne demande-t-elle pas l'impossible ? Ou ne s'adresse-t-elle qu'à des personnalités exceptionnelles, non par la vertu, mais par la physiologie, voire par une immaturité sexuelle ?

Comme nous l'avons souligné, l'absence d'activité sexuelle peut être le fait d'un choix, mais aussi de circonstances médicales ou psychologiques qui la rendent impossible. Il nous faudra être attentif à cette distinction, afin de ne pas prendre la pathologie pour de la vertu et réciproquement. La continence est un état, pas une vertu, ce qui signifie qu'elle ne produit pas nécessairement de bons fruits, contrairement à l'autre. Les fruits que peut porter ou non la continence dépendent de sa source (circonstances, choix, pathologie...) et du sens que le sujet lui donne. Clément d'Alexandrie le soulignait déjà au II^e siècle : « La continence absolue n'a pas de caractère vertueux, si elle n'est pas inspirée par l'amour de Dieu¹. » Si elle n'est choisie que

1. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates* III, 51, 1.

comme le prix à payer pour avoir accès à l'état clérical, il y a de fortes chances qu'elle soit mal vécue et ne produise que de l'amertume. Mais si elle est envisagée comme la forme que prend l'engagement à la suite du Christ, comme une manière de rendre concret le choix prioritaire du Christ, elle pourra être féconde. Nous y reviendrons.

La continence ne signifie pas l'abstention ou la suppression de la sexualité, ce qui est impossible. La sexualité façonne tout notre être, notre façon de parler, de penser et d'aimer. Dans les formes de vie comportant un engagement à la chasteté, il ne s'agit pas pour l'Église d'appeler des célibataires à renier une part de leur personnalité, mais de les inviter à ne pas avoir d'activité génitale volontaire.

Le *célibat* est l'état de vie de ceux qui ne sont pas mariés. Il peut être temporaire ou définitif ; il fait dans certains cas l'objet d'un engagement, comme dans le sacerdoce ou la vie consacrée. Il est considéré comme un état de vie possible dans l'Église depuis les origines, comme l'une des deux manières de vivre sa sexualité¹. Il a été fortement récusé par les Églises issues de la Réforme afin de réhabiliter la sexualité et le mariage qui leur semblaient, à l'issue du Moyen Âge, relégués à un statut inférieur. Comme la continence, le célibat est un état et non une vertu, il ne produit pas nécessairement de bons fruits par lui-même.

La *chasteté* n'est ni la continence ni le célibat. L'un comme l'autre sont des états définis à partir d'une privation ; la chasteté, si elle est une manière de vivre recommandée à tous et vécue de manière plus radicale par certains, ne peut se limiter à une privation ou à une abstention. On

1. JEAN PAUL II, *Familiaris Consortio*, n° 11.

ne construit pas sa vie sur une privation. Elle est une vertu, c'est-à-dire une capacité du sujet, capacité à agir bien qui peut se développer aussi bien chez le célibataire que chez ceux qui sont mariés. C'est une manière de vivre sa sexualité et de l'intégrer harmonieusement dans son existence et dans ses relations. Le *Catéchisme de l'Église catholique* la définit ainsi : « La chasteté signifie l'intégration réussie de la sexualité dans la personne et par-là l'unité intérieure de l'homme dans son être corporel et spirituel¹. » Il va nous falloir étudier de près ce que désigne cette intégration, cette unité intérieure de l'être humain, en particulier dans la situation de célibat, car il faut le reconnaître, dans les rares publications sur ces sujets, il est fréquent que les auteurs encouragent cette intégration sans prendre vraiment la peine d'en décrire les modalités. Concrètement, comment intégrer sa sexualité dans sa vie, alors qu'on n'en pratique pas les modalités les plus habituelles d'expression ? Entrer dans cette réflexion n'a rien de simple. Ce même texte du *Catéchisme* poursuit ainsi :

La sexualité en laquelle s'exprime l'appartenance de l'homme au monde corporel et biologique, devient personnelle et vraiment humaine lorsqu'elle est intégrée dans la relation de personne à personne, dans le don mutuel entier et temporellement illimité de l'homme et de la femme².

Une telle affirmation oriente le lecteur vers l'idée que la chasteté, cette fameuse intégration de la sexualité, n'est

1. *Catéchisme de l'Église catholique* (CEC), n° 2337

2. CEC 2337

accessible, ou en tout cas ne peut trouver son plein développement que dans le mariage – la sexualité y devenant « personnelle et vraiment humaine ». Le problème ne réside pas, bien sûr, dans le fait de dire que cela se réalise dans le mariage, mais de trouver les moyens de penser que cela puisse se réaliser ailleurs. N'est-ce que dans le mariage que la sexualité devient « personnelle et vraiment humaine » ? Nous sommes ici confrontés à une difficulté théologique redoutable et à l'enseignement magistériel sur ces questions : il est délicat de chercher à mettre en pleine lumière la grandeur du mariage et sa profonde inscription dans le dessein bienveillant du Créateur, tout en ne dévalorisant pas, dans un même mouvement, la situation de ceux qui ne sont pas mariés. Après de nombreux siècles où la vie religieuse a été placée au pinacle et présentée comme la forme la plus parfaite de la vie chrétienne, on assiste aujourd'hui à un retour de balancier : le mariage serait l'expression de la plénitude de la vie chrétienne et la vie religieuse est devenue pour beaucoup incompréhensible, voire dangereuse et stérile. On peut en lire un autre exemple dans l'encyclique de Benoît XVI sur la charité, où il écrit : « Selon une orientation qui a son origine dans la création, l'*eros* renvoie l'homme au mariage, à un lien caractérisé par l'unicité et le définitif ; ainsi, et seulement ainsi, se réalise sa destinée profonde¹. » Il faut sans doute comprendre que le « seulement ainsi » est une pointe dirigée contre l'idée d'un mariage qui ne serait pas hétérosexuel ou qui ne serait pas monogame. Mais cela n'empêche pas la formule d'être difficilement recevable comme une bonne nouvelle par les

1. BENOÎT XVI, *Deus caritas est*, n° 11.

célibataires, si l'on entend que l'être humain ne réalise sa destinée profonde que dans, et seulement dans, le mariage.

Il y a donc un grand besoin de repenser la vertu de chasteté et de tenter d'en donner une approche qui soit adaptée aux célibataires consacrés, tout en ne faisant pas l'impasse sur le type, le modèle commun, de l'amour humain qu'est le couple marié.

Tous ces textes nous disent que parler de chasteté, c'est parler de l'unité de la personne. Car l'unité est l'un des enjeux de la chasteté. L'unité n'est pas donnée au départ, elle n'est pas un patrimoine à préserver, mais elle est toujours à découvrir, à construire. La chasteté est la vertu de l'unification intérieure, de l'intégration harmonieuse de la sexualité dans l'ensemble de la personnalité. « La chasteté nous recompose, elle nous ramène à cette unité que nous avons perdue en nous éparpillant », écrivait déjà saint Augustin¹. Il ne s'agit pas de lutter contre les pulsions sexuelles ni de faire comme si elles n'existaient pas. Il s'agit de les intégrer à leur place et de les orienter d'une manière qui soit humanisante pour la personne. Le déni de la sexualité pour des raisons religieuses peut provoquer des catastrophes, car on ne peut faire l'ange très longtemps : tôt ou tard, les énergies sexuelles s'exprimeront d'une manière ou d'une autre, et souvent d'une façon imprévue. La chasteté n'est pas la négation de soi, mais la recherche d'une unité, d'un équilibre, à partir de ce que l'on est. L'enseignement récent de l'Église insiste sur l'importance du temps dans ce domaine. Il ne s'agit surtout pas de penser en termes de tout ou rien dans la conformité à la norme, mais d'observer patiemment

1. AUGUSTIN, *Confessions*, X, 29, 40.

les lois de croissances qui passent par des degrés marqués par l'imperfection et trop souvent par le péché. « Jour après jour, l'homme vertueux et chaste se construit par des choix nombreux et libres. Ainsi il connaît, aime et accomplit le bien moral en suivant les étapes d'une croissance »¹.

Parler de chasteté, c'est aussi parler de liberté. Cela peut sembler paradoxal, puisque la chasteté apparaît le plus souvent comme un interdit empêchant d'avoir accès à une part de la vie humaine. L'unité que cherche à construire la chasteté repose cependant sur une régulation libérante de la sexualité. À la suite de Jean Paul II, on peut envisager la sexualité soit du côté de la personne et soit du côté du don. Du côté de la personne, la chasteté implique que celle-ci acquière une liberté de plus en plus grande à l'égard de ses propres poussées instinctives ou des contraintes extérieures dans le domaine de la sexualité. Il y a là une part importante de connaissance et de maîtrise de soi. Dans le registre du don, de la relation aux autres, la chasteté implique également une liberté croissante, ou plutôt un respect croissant de l'autre. L'inverse de la chasteté, c'est alors la possession et la séduction, l'utilisation de l'autre comme objet pour son propre plaisir. C'est ici que prend tout son sens la prise en compte de la sexualité dans son exercice le plus large, sans limiter notre réflexion à la seule génitalité. En effet, la chasteté doit s'exercer dans tous les domaines qui sont façonnés par la sexualité, à savoir toute

1. JEAN PAUL II, « Les Tâches de la famille chrétienne », *Familiaris consortio* n° 34 cité dans *CEC* n° 2343.

la vie relationnelle. On peut prendre l'autre comme objet de sa propre jouissance, le séduire, c'est-à-dire l'asservir à soi, sans jamais avoir de relations sexuelles avec lui. Il ne suffit pas d'être un célibataire continent pour être chaste... Les situations douloureuses et même parfois destructrices d'emprise spirituelle et psychologique dans la vie religieuse peuvent être regardées selon ce prisme comme des relations dans lesquelles ont été vécus des manquements graves à la chasteté, alors qu'il n'y a eu pourtant aucun passage à l'acte sexuel¹.

La chasteté, c'est fondamental, est ordonnée au don de soi, car la charité est la forme et la source de toutes les vertus. Chercher à être chaste, ce n'est pas se refermer sur soi-même et sur sa vertu. « La maîtrise de soi est ordonnée au don de soi. La chasteté conduit celui qui la pratique à devenir auprès du prochain un témoin de la fidélité et de la tendresse de Dieu² », affirme le *Catéchisme de l'Église catholique*. Toute la difficulté consiste ainsi dans la manière de se donner et non pas dans le refus de se donner. « Le premier péché contre la chasteté – disait le frère Timothy Radcliffe lorsqu'il était Maître de l'Ordre dominicain – c'est le manque d'amour³. »

Le désir, même généreux, d'avoir une vie conforme aux engagements que l'on a pris peut parfois masquer l'erreur profonde qui ferait privilégier cette conformité aux dépens de la charité. Aussi, vivre dans la chasteté ne signifie pas

1. Voir par exemple M.-L. JANSSENS, *Le Silence de la Vierge*, Paris, Bayard, 2017.

2. CEC n° 2346.

3. T. RADCLIFFE, « *Je vous appelle amis* », Paris, Éd. du Cerf, 2000, p. 140.

se rendre inaccessible à l'émotion, car ce serait se rendre incapable de charité et de compassion. C'est ce qu'enseigne un maître des novices chartreux :

[La vie spirituelle chrétienne] met toute la puissance du cœur au service de l'amour, discipline les passions du corps et de l'âme et canalise leur force au service de la charité. Le chrétien n'est jamais à l'abri de la souffrance, car sa loi est l'amour : face aux misères de la vie et à la souffrance des autres, l'amour devient compassion – il souffre donc. Une *apatheia* qui exclurait la compassion ne pourrait être que l'endurcissement de l'égoïsme pur¹.

1. UN CHARTREUX, *Le Chemin du vrai bonheur*, Paris, Presses de la Renaissance, 2002, p. 167-168

I

LE CONTEXTE
D'UN ENGAGEMENT DÉROUTANT

Avant d'envisager comment mener une vie chaste à la suite du Christ, il est indispensable de prendre la mesure de ce qui, dans le contexte occidental actuel, marque cette question d'une manière assez nouvelle. On trouve peu de publications sur la chasteté, et celles qui datent un peu apparaissent comme très décalées par rapport au style de vie et de relations qui sont les nôtres. L'accueil de plus jeunes dans des formes de vies où cette vertu est essentielle, de même que l'accompagnement de plus anciens confrontés à des difficultés inhabituelles, doivent tenir compte de ce contexte qui transforme notre rapport au monde et à notre propre corps.

ENTRE « TROP BIEN »
ET « TROP NUL », LE RÉEL

Peu de vies professionnelles se déroulent aujourd'hui en référence au temps long de la nature qui impose de respecter les étapes de la croissance et de la maturation des plantes. Nous menons des vies rapides et fractionnées, nous ne grandissons pas au même rythme que les arbres. Si nous portons un regard évaluatif sur nos vies, nous ne sommes pas très portés à les envisager dans la longue durée, mais beaucoup plus comme une succession, ou même une juxtaposition, d'expériences, de moments

brefs, sans cohérence. Le fractionnement de nos existences en instants qui n'ont que peu de liens entre eux entraîne un grave danger de dualisme moral. En fractionnant la vie, c'est la qualité de chaque expérience qui prime, et non pas la mesure de ce qui, dans la longue durée, se construit dans le sujet. Nous sommes ainsi beaucoup plus portés à une morale de l'acte qu'à une morale des vertus : les questions de bioéthique en sont un bon exemple.

Pour beaucoup de jeunes, la durée et le temps long sont des réalités qui leur semblent étrangères, seule compte l'appréciation de l'expérience ponctuelle, en termes de ressenti. Celle-ci se trouve bien souvent évaluée de manière assez simple, puisqu'il n'y a guère de marge entre ce qui est « génial » et ce qui est « nul ». Ces jugements sans appel posés sur tel ou tel moment sans prise en compte de la durée ont un impact direct sur la capacité à s'engager ou à tenir un engagement. Si on ne ressent rien dans une rencontre, il faut arrêter la relation. Si on vit une expérience qui ne correspond pas au reste de sa vie – tomber amoureux alors qu'on est prêtre ou religieux, par exemple – il faut tout remettre en cause, immédiatement et totalement. Dans cette valeur exclusive accordée à l'expérience ponctuelle, à l'instant présent, il y a une part d'idéalisme. Chaque expérience, chaque moment doit être conforme et porteur du maximum de sens ou de satisfaction, sinon, non seulement il est considéré comme nul, mais il remet en cause la direction prise. C'est ce qui fait que l'on supporte si mal, dans le domaine moral ou spirituel comme dans le domaine professionnel, la survenue de l'échec.

Envisager la vie affective en termes de tout ou rien comporte un danger grave, surtout dans le mode de vie

particulier qui est le nôtre. On voit trop souvent des religieux ou des prêtres basculer dans la rupture de leurs engagements parce qu'ils n'ont pas su affronter une situation de crise, ou qu'ils l'ont affrontée en termes de « tout ou rien ». Un acte de transgression, une situation d'échec remettent aussitôt en cause la totalité d'une vie et l'intégrité d'un engagement. Je ne dis pas que l'acte n'est pas grave, ou que l'échec n'est pas douloureux, mais je crois que le souci d'authenticité et le manque de préparation nous poussent souvent à leur accorder une importance démesurée. La vie morale est faite de chutes et d'échecs, dont il s'agit de se sortir. Paradoxalement, ceux qui tirent des conséquences trop radicales de telles expériences par souci d'authenticité dans la foi vivent souvent l'inverse. Ils font le jeu du péché et non celui de la foi : ils acceptent de s'identifier ou de se laisser identifier à ce qu'ils ont fait, en perdant la mémoire du reste. Il faut être sorti de l'adolescence pour être capable de penser qu'une soirée d'égarement ne met pas nécessairement en cause trente ans de fidélité, bien qu'elle constitue une expérience à prendre au sérieux. L'expérience de la transgression et de l'incohérence n'est pas anodine, mais elle ne peut réduire à rien le reste d'une existence. Lorsque j'étais novice, nous avions un prier provincial qui aimait nous faire sortir de nos certitudes par de petites provocations. Je ne suis pas près d'oublier le jour où il m'a dit avec beaucoup de sérieux : « La chasteté, cela devient intéressant lorsqu'on tombe amoureux. » Sur le moment j'ai été un peu choqué par cette affirmation, car j'étais convaincu que si l'on était amoureux, c'était le signe que l'on n'était plus chaste. Quelques dizaines d'années plus tard, je commence à penser qu'il avait raison. La vertu de

chasteté ne consiste pas à éviter à tout prix les émotions de la vie affective, mais à garder le cap de son engagement dans la longue durée, au milieu des tempêtes de la vie.

Il y a dans l'adolescence une certaine forme d'orgueil qui laisse penser que l'on n'est pas, et que l'on ne sera pas, soumis aux formes de compromis et d'ambiguïtés que l'on constate dans les générations précédentes. Aujourd'hui, des jeunes chrétiens sont attachés à l'authenticité de leur vie morale, et cela les pousse à avoir une vision assez radicale de leur identité chrétienne ou de la vie religieuse. Peu portés aux compromis, en particulier avec les impératifs de la laïcité, ils ont la conviction qu'il ne faut pas mettre son drapeau dans sa poche, qu'il ne faut pas trop facilement céder au consensus mou et qu'il faut savoir affirmer sa foi. Toute tentative de présenter la vie morale comme une recherche du bien qui se vit, parfois et souvent, dans le brouillard est rejetée comme dangereuse. Et puis les années passant, nous voyons les mêmes qui dans le meilleur des cas s'assouplissent un peu, soit, et c'est malheureusement le plus fréquent, craquent devant un idéal dont ils se rendent compte qu'il est inatteignable, mais dont ils ne veulent pas faire le deuil. Leur raisonnement pourrait être : un prêtre doit être un saint (tel que j'imagine que je dois être un saint) sinon ce n'est pas la peine. Je n'arrive pas à être saint (comme cela), donc j'arrête. Il aurait peut-être été préférable de se poser quelques questions sur cette conception de la sainteté.

Un effort de réflexion et de prédication reste à faire sur la question de la faiblesse et de l'échec, dans un monde où il est professionnellement, affectivement, sexuellement et spirituellement interdit d'être faible, vulnérable ou malade. Je suis aussi mal à l'aise avec le discours ancien qui présentait

la maladie comme la volonté de Dieu à laquelle il fallait se soumettre qu'avec un discours plus contemporain qui identifie grâce et guérison, au point que l'on a parfois l'impression que c'est une erreur, ou plutôt un péché, d'être encore malade ou cabossé par la vie.

Il faut vraiment être sorti de l'adolescence pour pouvoir intégrer en vérité ce que Paul a été amené, peut-être contre son gré, à reconnaître : « Ma grâce te suffit, car la puissance se déploie dans ta faiblesse » (2 Co 12, 9).

LE CULTE DE LA PERFORMANCE, JUSQU'AUX ILLUSIONS DE TOUTE-PUISSANCE

La toute-puissance est une tentation vieille comme l'humanité. Elle s'exprime de bien des manières. Pendant longtemps, on en trouvait surtout la trace dans la littérature, dans les récits héroïques d'hommes et de femme à qui tout réussissait. Aujourd'hui, elle nous marque d'une manière nouvelle, car elle semble être effectivement accessible. Les avancées technologiques nous permettent de croire que le monde est à portée de main ; le climat de compétition, qui nous marque depuis l'école jusque dans la vie professionnelle, nous impose de bien des manières un culte de la performance qui peut toucher même la vie spirituelle.

Peu d'activités comportent aujourd'hui une part de gratuité : le sport, la musique et les études sont organisées pour mettre en place la compétition et pousser à la performance. Les parents d'un petit garçon de 5 ans en grande section de maternelle me racontaient avoir reçu de l'école une lettre les informant que la période des évaluations allait commencer

et qu'il était important que les parents aident leurs enfants « à accomplir une bonne performance ». Ils se sont permis de demander à la direction de l'école si un tel enjeu n'était pas un peu prématuré... Partout il nous est proposé de repousser nos limites, et toujours il nous est enseigné que le plaisir ne se trouvera que dans le « toujours plus ». Il ne s'agit plus de faire du ski pour le plaisir mais de connaître des sensations extrêmes.

La vie spirituelle échappe-t-elle à cette émulation permanente ? Ce n'est pas certain. Pour attirer des jeunes, il est plus efficace de proposer une nuit entière de prière que de chercher à leur enseigner une pratique modeste mais quotidienne. Pour faire connaître la vie religieuse à des jeunes, un diocèse français a récemment organisé un rallye à vélo entre différentes communautés, sur une nuit. Et les organisateurs étaient fort surpris que les religieux ne soient pas enthousiastes à l'idée de donner un témoignage de leur vie à deux heures du matin ! Ce n'était pas par paresse, ou par affadissement de leur zèle pour le Seigneur, mais parce qu'ils percevaient ce rallye comme incohérent avec une forme de vie qui se construit patiemment, dans la fidélité et non dans l'extraordinaire. Performance, événement extraordinaire, sensations extrêmes, depuis la publicité jusqu'à la pastorale, la stimulation est permanente. En quoi tout cela nous prépare et nous aide, à « trouver notre joie dans notre fidélité¹ » et à endurer paisiblement la banalité du quotidien dans le service du Christ ?

1. *Missel Romain*, Collecte de la messe du 33^e dimanche ordinaire.

Maîtriser sa vie, dans tous les domaines

Si de nombreuses pratiques spirituelles mettent aujourd'hui l'accent, avec succès, sur le « lâcher-prise » comme une porte d'accès à la sérénité, c'est parce que tout, dans nos existences, nous pousse en sens inverse. Trouver les modalités d'un certain abandon, reconnaître que tout dans nos vies ne dépend pas de notre volonté et de la maîtrise que nous pouvons exercer peut susciter des expériences bouleversantes, tant elles sont rares. Le paradoxe est que bien souvent les pratiques recommandées pour atteindre ce lâcher-prise sont assez contraignantes et poussent le sujet à se soumettre à une discipline aussi exigeante que l'ascèse monastique. On veut tellement lâcher prise que l'expérience en question peut devenir un lieu particulier de maîtrise de soi.

Cette maîtrise a changé d'aspect mais elle est loin d'avoir disparu de nos repères. Il ne s'agit plus de se maîtriser pour éviter de manifester ses émotions, ou pour avoir l'air fort en toutes circonstances. Il n'est plus trop question de développer une maîtrise de soi qui impose des limites à notre désir. Une grande libération à l'égard de toute contrainte a été proclamée, et nombreux sont ceux qui s'imaginent vivre librement sans être contraint par qui ou quoi que ce soit. Pourtant, le sport, la santé, l'aspect physique sont des domaines de l'existence dans lesquels beaucoup s'engagent dans des pratiques très exigeantes. De même, la vie professionnelle ne saurait être laissée au hasard des rencontres, et il convient, là encore, d'en maîtriser l'évolution.

À la fin de la vie – le moment qui devrait être envisagé comme le lâcher-prise par excellence –, on voit se développer cette forme nouvelle de maîtrise exacerbée de soi, qui n'est plus le volontarisme d'autrefois, mais qui commet l'erreur de faire porter la maîtrise sur ce qui n'est pas maîtrisable. La « mort dans la dignité » devient la mort décidée, programmée, organisée à l'avance, jusque dans les rites funéraires qui la suivront. Si la maîtrise s'exerce jusqu'aux pratiques funéraires qui devront être accomplies après notre mort, quand sonnera enfin l'heure de ce fameux lâcher-prise ?

LES MIRAGES DE L'IMMÉDIATÉTÉ

À côté de cette présence très forte du culte de la maîtrise dans la culture contemporaine, nous pouvons ajouter le rapport contemporain au temps et à l'espace, dans lequel l'immédiat prime sur la distance et la durée.

Internet, le monde à portée de main

Dans la manière dont nous tentons de vivre la chasteté et de l'enseigner à des plus jeunes, il est indispensable de prendre la mesure de l'impact qu'a l'usage d'internet dans notre rapport au temps. Quelle que soit la question que nous nous posons, ou l'information dont nous avons besoin, nous sommes habitués à trouver ce que nous cherchons en quelques clics, en quelques secondes. Bien souvent, dans des conversations que l'on pourrait croire libres et sans grande importance, votre interlocuteur sort son téléphone

pour vérifier une information dont il vient d'être question, ou pour répondre à une question que vous vous posiez, sans pourtant que vous ayez éprouvé le besoin d'une réponse immédiate. Ce moment que vous preniez pour une conversation sympathique avec un ami au restaurant est interrompu par les recherches qu'il fait sur son *smartphone* pour vous offrir l'information qui vous manquait... Toute attente, tout désir, se trouvent transformés en besoin qu'il conviendrait de satisfaire dans l'instant. Mais une conversation n'est pas seulement un échange d'informations exactes, mais une rencontre de deux personnes, avec la part de clair-obscur et d'hésitations qu'elle comporte. Le temps du doute, de l'élaboration, de la réflexion se trouve écrasé par la survenue immédiate de l'information, dans l'illusion que celle-ci répond à la question et la fait disparaître. Or les processus de notre intériorité sont plus subtils que cela, et il est souvent plus fécond de laisser une question ouverte que de la stériliser par la réponse qu'apporte une information. Un jour, au cours d'une formation pour de jeunes professionnels de santé, j'ai tenté de leur faire entendre la difficulté à définir de manière simple un terme philosophique – celui d'« éthique » je crois –, car selon les auteurs il n'a pas toujours le même sens. Mais l'un des participants m'a coupé la parole en disant qu'on perdait vraiment son temps car il suffisait de consulter Wikipédia®, qu'il avait sous les yeux, et que la définition qu'on y trouvait était claire.

Simplicité, immédiateté, uniformité sont les caractéristiques de ce que peut apporter Internet, caractéristiques qui sont fort éloignées de celle du désir humain. Or internet n'est pas seulement une voie d'accès à l'information, c'est aussi une manière d'entrer en relation avec les autres. Et c'est là

que la simplicité, l'immédiateté et l'uniformité deviennent discutables, car l'accès à l'autre, la relation avec lui ne sont jamais simples, immédiats et uniformes. Le désir est l'aspiration à entrer en relation et non pas à connaître tout et tout de suite. « Il n'est pas désir de l'autre comme "objet-à-jouir", mais de l'autre comme sujet, personne¹. » Lorsque le désir est seulement appétit de dévoration, de possession, on peut dire qu'il est suicidaire car il détruit ce vers quoi il tend ; or la communication par voie numérique favorise cette illusion de possession, car l'autre est toujours à portée de main, et rien de lui ne semble pouvoir m'échapper.

La pornographie accessible à tous

Jusqu'à une époque récente, on pouvait se procurer des images pornographiques, mais c'était une démarche que beaucoup de prêtres ou de religieux n'osaient pas faire : sortir de chez soi, aller dans un kiosque à journaux et demander des revues souvent inaccessibles au libre-service, ou plus gênant encore entrer dans un *sex-shop*. Aujourd'hui, c'est en quelques clics, dans l'anonymat et la solitude de sa chambre, et de manière le plus souvent gratuite, que n'importe qui peut – et a pu dès son plus jeune âge –, se remplir les yeux d'images et de films pornographiques. Les digues habituelles de protection de la chasteté ont de ce fait volé en éclats et peu de clôtures monastiques sont étanches à ce type d'expédition sur internet. Le moine qui n'aurait jamais eu l'idée, ou la

1. P.-P. DRUET, « Virginité, chasteté et états de vie », *Nouvelle Revue Théologique*, 106 (1984), p. 397-406.

possibilité, de quitter son monastère et d'aller en ville pour s'en procurer, se trouve exposé, sans autre défense que ses propres ressources, à une sollicitation d'autant plus redoutable qu'elle semble anonyme et qu'elle donne l'impression de ne laisser de trace ni dans l'équipement informatique ni dans la mémoire du sujet. Ici encore l'expérience semble être celle d'un instant, sans suite ; jusqu'au jour où il prend conscience que sa mémoire est envahie par ces images.

Mais avant de penser l'impact de cette situation sur la vie chaste, il faut souligner combien l'apprentissage de la sexualité s'en trouve profondément modifié. Beaucoup de parents et d'éducateurs découvrent avec effroi que des enfants de dix ans n'ont plus rien à apprendre sur la diversité des pratiques sexuelles. Le film pornographique n'est plus l'objet d'un envoi sous pli discret par la poste à quelques consommateurs avertis, mais par le téléphone portable, il est une activité parmi d'autres dans la cour de récréation de beaucoup de collèges. Sexologues et psychologues ont prévenu que la découverte de la sexualité par la pornographie a des effets profondément néfastes¹. Bien loin d'être la source anodine d'informations que les jeunes auraient connues tôt ou tard, elle fait de la sexualité une performance, puisque rien dans le film pornographique ne vient alerter le spectateur sur le caractère artificiel de ce qui est montré à l'écran. Les critiques classiques de la pornographie qui dénonçaient des relations sexuelles sans amour, réduisant les personnes à des organes sexuels, bien que parfaitement fondées oublient de dire que la sexualité

1. T. HARGOT, *Une jeunesse sexuellement libérée (ou presque)*, Paris, Albin Michel, 2016.

montrée dans ces films relève d'un culte de la performance qui est au-delà des simples possibilités physiologiques. Le spectateur, ignorant les trucs de montage, considère avec encore plus de honte qu'avant la piteuse modestie de ses capacités. La sexualité « banale » d'un couple se verra alors jugée d'une ennuyeuse médiocrité, comparée aux ébats virtuels des films X. Certes, de tout temps, les hommes ont eu des fantasmes de prouesses sexuelles très au-dessus de leurs capacités réelles. Mais la différence est que le film pornographique ne fonctionne pas comme un fantasme, il entretient l'illusion qu'il donne à voir une réalité accessible, puisqu'elle semble vécue par certains.

Cela fait partie de la chasteté que d'apprendre à être capable à analyser ce qui se passe en nous, ce qui suscite la fascination et ce qui est fait pour la susciter. De même qu'il est utile d'apprendre à des jeunes à analyser comment sont élaborées des publicités afin de sortir d'une consommation naïve, de même, il est meilleur de comprendre de quelle manière la pornographie nous émeut, plutôt que de se contenter d'énoncer un interdit à son sujet.

La vie spirituelle et ses effets

Le rapport au temps se trouve à ce point modifié par les moyens techniques qu'il serait bien étonnant que la vie spirituelle ne s'en trouve pas transformée. Si nous vivons dans cette illusion permanente d'un rapport immédiat aux objets de nos désirs, si la réponse à une question profonde n'est plus affaire de maturation dans la longue durée mais de connexion à un réseau performant, qu'advient-il de notre

relation à Dieu ? Envisager une entrée au noviciat ou au séminaire en imaginant que dès ce jour-là, les difficultés rencontrées auparavant disparaîtront ; s'approcher de la profession religieuse ou de l'ordination en ayant la conviction que la grâce du sacrement viendra laver immédiatement et définitivement une imagination saturée d'images perturbantes, voilà des conceptions de la vie spirituelle et de ses effets qui ne sont pas rares aujourd'hui. On a toujours rêvé à des solutions instantanées et définitives, mais aujourd'hui tout porte à y croire. Il est plus facile de croire à l'immédiateté lorsqu'on est né dans une culture numérique que lorsqu'on est issu des métiers de l'agriculture ou de la forêt. Il faudra, dans la suite de notre réflexion, être attentif à cette question du temps, de la durée, voire de la longue durée et du décalage que la chasteté suscite par rapport à une culture de l'immédiateté. Il est indispensable de prendre cela au sérieux car le risque est grand d'interpréter comme un échec ce qui est une lente croissance des vertus.

RECHERCHES DE PRÉSENCE DANS UN MONDE ÉCLATÉ

Saint Augustin, nous l'avons appris, affirmait que la chasteté nous « ramène à cette unité que nous avons perdue en nous éparpillant ». Ce qui était vrai à son époque l'est bien plus encore aujourd'hui, car les possibilités de cet éparpillement sont exponentielles dans la vie contemporaine. À côté du rêve de toute-puissance et de la mise en valeur de l'instant présent, le contexte dans lequel nous avons à vivre la chasteté est marqué par la difficulté à vivre l'unité. Nos

jours sont exposés entre des centaines d'informations, de stimulations et de messages différents. Nos interlocuteurs sont nombreux, et nous entrons en contact avec beaucoup d'entre eux sans les avoir jamais vus. Les compétences professionnelles deviennent si pointues qu'elles demandent une spécialisation poussée et rendent illusoire toute approche synthétique. La médecine en est un bon exemple : le patient porteur d'une affection complexe se voit envoyé de spécialiste en spécialiste, chacun intervenant dans son champ de compétence, mais se refusant à toute approche globale de la situation. Une telle organisation des soins peut aller jusqu'à donner au patient l'impression que c'est son corps qui est éclaté en morceaux sans relations les uns avec les autres.

Une telle dispersion de nos existences suscite, et c'est assez compréhensible, un désir croissant d'unité et de présence, désir adressé aussi bien à des thérapeutiques qui se présentent comme globales qu'à des démarches d'intériorité qui donnent accès à une forme profonde de présence, comme la « pleine conscience ».

La conscience peut-elle être pleine ?

La méditation de pleine conscience mérite qu'on s'y attarde, car elle est significative du contexte dans lequel nous vivons. Elle propose, pour diminuer la dispersion constante qui épuise l'esprit, de revenir périodiquement à des états de conscience de soi et du monde qui nous entoure, sans enjeu d'efficacité. On peut y voir une réaction saine, permettant à l'homme contemporain de revenir à lui-même par la perception de son corps et de prendre de la distance à

l'égard du monde virtuel qui lui apporte à la fois excitation et frustration. Mais est-ce vraiment la réponse appropriée que de lutter contre la dispersion par la recherche de la plénitude et non par celle de l'unité ? Le nom donné à cette démarche mérite d'être questionné. La pratique elle-même peut être bienfaisante et aider des personnes qui ont perdu la relation à elles-mêmes et aux autres à force de vivre dans l'excitation sensorielle et la stimulation virtuelle. Mais est-il juste de penser qu'on puisse connaître une *pleine* conscience, une conscience qui ne connaisse pas le manque, qui soit perception totale de soi-même et du monde, sans faille, sans limite ? Nous aurons l'occasion de revenir sur le fantasme de la plénitude, car il touche à la question de la chasteté. Si nous choisissons une forme de vie marquée par un manque, est-ce parce que nous sommes persuadés que la vie spirituelle ou le ministère viendront le remplir ? La vie chaste est-elle une vie pleine, à la façon dont la conscience de soi serait une pleine conscience ?

La communication ou la parole ?

Nous n'avons jamais eu de moyens aussi efficaces qu'aujourd'hui pour entrer en contact avec des personnes qui se trouvent au loin – que nous les connaissions ou pas –, ou pour rendre une information disponible à tous. Nous en profitons tous les jours, beaucoup d'entre nous ne sauraient plus travailler sans ces moyens qu'il serait illusoire de condamner. Mais il nous faut réfléchir aux différences considérables qui subsistent entre le contact, la communication et la parole. Nous multiplions les *contacts*, nous

contemplons avec satisfaction la croissance de nos listes de contacts, en particulier sur les réseaux sociaux. Bien souvent, c'est la longueur de la liste et le nombre d'« amis » qui l'emportent sur les personnes elles-mêmes. Le contact évoque un lien très bref. Si on reste dans la métaphore électrique, le contact n'est pas une connexion stable, c'est juste la possibilité d'interagir laissée le plus souvent sans mise en œuvre concrète. Dire à quelqu'un : « on reste en contact » est une bonne manière de le quitter sans prendre aucun engagement concret pour l'avenir.

Communiquer va plus loin. L'acte comporte plus de contenu que le simple contact et peut se développer dans le temps. On communique des informations, on se communique des nouvelles lorsqu'on est lié sur les réseaux sociaux. Mais ce qui relève de la communication n'est pas toujours porteur d'un propos d'une grande profondeur. Il s'agit de faire connaître une information, ou simplement d'exister dans le bruit de fond ambiant, mais il n'est pas question de développer un propos très poussé dans son analyse ou son argumentation, car le lecteur – ou l'auditeur – aura tôt fait de vous avoir quitté si vous êtes trop long, ou trop sérieux.

Parler est le seul fondement véritable de la relation humaine. La différence avec la communication réside dans la faille, dans la faiblesse constitutive de la parole. Celle-ci ne peut jamais réussir à exprimer parfaitement ce qu'elle cherche à dire. Elle est porteuse de toutes sortes d'ambiguïtés. Elle manifeste la coexistence de plusieurs niveaux de sens qui peuvent aussi bien donner à penser que susciter l'incompréhension. Dans la communication d'informations, la métaphore n'a pas sa place, alors qu'elle est fondamentale dans la parole. Par la métaphore, la parole établit des

relations entre des registres de sens qui sont habituellement disjoints et qui ne sont pas des relations simples de causalité, mais qui suscitent un travail du sens.

Les modalités contemporaines de la communication nous placent devant un grand paradoxe, puisque nous sommes baignés, assaillis, noyés dans les mots, et que pourtant une part considérable de ces messages qui se déversent sur nous à longueur de journée ne sont pas de l'ordre de la parole, et de la relation.

Être en lien ou rester présent

Lorsqu'on traverse une période d'épreuve, il est précieux d'avoir des amis à ses côtés, des proches, non pas tant pour l'aide pratique qu'ils peuvent apporter, ou les conseils qu'ils peuvent nous donner, mais pour leur présence, simplement. L'épreuve suscite toujours une expérience douloureuse de la solitude, car chacune d'elles est unique et ne peut être comparée à une autre. L'éprouvé a toujours l'impression d'être incompris ou mal compris, car ce qu'il traverse n'est pas comparable. Il fait aussi l'expérience que l'épreuve fait peur. On approche l'éprouvé avec inquiétude. La présence, même silencieuse, d'un proche qui ne prend pas la fuite, qui ose se tenir à nos côtés et y rester, même s'il ne peut nous apporter aucune aide, est un point d'appui essentiel dans l'épreuve. Mais nous ne sommes pas préparés à une telle présence. Nous sommes doués pour promettre que nous allons « rester en lien », pour dire à l'éprouvé « si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi... », mais beaucoup moins disponibles pour être vraiment présent, pour

être là dans la fidélité et la longue durée. Les obsèques réunissent parfois une grande foule de participants émus, mais quelques semaines ou quelques mois plus tard, les endeuillés constatent souvent qu'ils sont terriblement seuls et que personne ne prend le risque de passer du temps avec eux, malgré toutes les promesses. Il ne suffit pas de laisser son numéro de portable pour penser que l'on a rejoint l'éprouvé dans sa solitude, il faut oser lui donner ce que nous imaginons ne plus avoir, du temps.

UN CONTEXTE POUR LA CHASTETÉ

Ces évocations rapides ne sont pas là pour poser un diagnostic dramatique sur notre monde, ou pour en tirer la conclusion que la chasteté est une valeur obsolète dans la culture actuelle. Elles peuvent nous aider à identifier certaines de nos propres difficultés et les combats qui attendent les jeunes qui envisagent de s'engager dans une vie chaste. Le fils de paysan qui entrait à la Trappe il y a cinquante ans y trouvait une vie rude, certes, mais qui n'était pas si différente de celle qu'il avait connue dans la ferme paternelle. Le pas à franchir pour un jeune citadin qui entre aujourd'hui dans la vie monastique ou même au séminaire est bien plus considérable. Le projet de vie qui y est proposé trouve peu de points d'appui dans l'expérience vécue jusque-là. Il paraîtra tellement extraordinaire qu'il sera incompréhensible pour ses amis ou pour sa famille. Car le mode de relations que la chasteté suscite avec les autres, avec soi-même et avec son propre corps, diffère en profondeur de ce qui se vit autour de nous.